

PAGES
MANQUANTES



L'ASSOMPTION DE LA T. S. VIERGE

LA CONGRÉGATION DE SAINT DOMINIQUE

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD



NOUS sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs une nouvelle qui intéresse grandement l'Œuvre Dominicaine dans notre pays.

Le 2 juillet, en la fête de la Visitation de la Sainte Vierge, le Révérendissime Père Maître-Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs signait un acte officiel, par lequel les six maisons dominicaines de langue française, qui existent au Canada et aux Etats-Unis, étaient constituées en Congrégation autonome, relevant immédiatement et exclusivement de la juridiction généralice.

On se rappelle qu'en 1873, trois Pères Dominicains de la Province de France vinrent à Saint-Hyacinthe pour jeter les fondements de l'Œuvre Dominicaine au Canada. Dès ce jour de la première fondation, il entra dans la pensée des supérieurs d'établir, quand le moment serait venu, une Province canonique et autonome.

Jusqu'à là, les religieux français et canadiens-français, qui se trouvaient en Amérique, étaient placés sous la juridiction du R. P. Provincial, à Paris, et faisaient partie de la Province dite *Province de France*.

Grâce à Dieu, notre Œuvre prospéra rapidement. De nouvelles fondations se succédèrent à des intervalles assez rapprochés, et dans l'ordre suivant : Lewiston en 1881, Ottawa en 1884, Fall-River en 1888, Montréal en 1901, et Québec en 1906. Entre temps, un noviciat se constituait à Saint-Hyacinthe, et un couvent d'études s'organisait à

Ottawa. Le nombre des religieux augmentait, et dépassait la centaine à la fin de l'année dernière.

Dans ces conditions, et après une visite du Révérendissime Père Procureur-Général, qui vint s'enquérir sur place de l'état des choses et présenta ensuite à son Supérieur un rapport exact et détaillé, le Révérendissime Père Général crut que le moment était venu de donner une certaine autonomie aux six maisons que nous avons mentionnées plus haut. Par l'acte du 2 juillet 1908, il détache ces maisons de la juridiction de la Province de France, et il les réunit en une Congrégation qui s'administrera elle-même, sous l'autorité directe du Maître-Général de l'Ordre, et qui comprendra tous les religieux français et canadiens-français exerçant actuellement le ministère, soit en Canada, soit aux Etats-Unis.

La nouvelle Congrégation porte la désignation officielle de *Congrégation de Saint Dominique dans l'Amérique du Nord*, et comme elle n'est pas encore une Province canadienne, elle a à sa tête, non un Provincial, mais un Vicaire, nommé par le R^{me} Père Général lui-même, et qui reçoit le titre, les fonctions et les pouvoirs de Vicaire-Général.

C'est le T. R. P. Henri Hage, qui a été appelé à cette charge.

Aucun autre changement n'est survenu dans l'administration de la nouvelle Congrégation. Les Supérieurs de nos couvents sont maintenus dans leur charge, et les religieux français seront heureux de travailler avec leurs frères du Canada dans la portion du champ dominicain que le Père de famille leur a assignée.

Nous ne saurions oublier, avant de terminer ces lignes, de remplir un triple devoir de reconnaissance.

Reconnaissance à Dieu, d'abord. Il a bien voulu nous bénir, accroître notre nombre, affermir nos œuvres. Nous demandons aux associés du Rosaire de s'unir à nos prières, afin que Celui qui accorde le *vouloir* et le *parfaire*, veuille bien conduire notre chère Œuvre à son achèvement et à sa perfection. *Dominus qui incæpit, ipse perficiat.*

Reconnaissance à notre vénéré Père et Révérendissime Maître-Général de l'Ordre, qui nous donne aujourd'hui un témoignage non équivoque de sa sollicitude, en rapprochant de son autorité et de son cœur ses enfants éloignés de l'Amérique. Qu'il veuille bien recevoir, en retour, avec l'expression de notre plus respectueuse gratitude, la pro-

messe qu'il ne trouvera jamais en nous que des enfants humblement soumis et généreusement dévoués.

Reconnaissance, enfin, envers la Province de France, Mère et Fondatrice de notre nouvelle Congrégation. Ce sera un de ses bienfaits — et non le moindre — d'avoir préparé, par le dévouement de ses fils qui ont été nos Pères, la solution actuelle, vers laquelle d'ailleurs elle a sans cesse tendu de tous ses vœux et de tous ses efforts. Si les liens officiels sont brisés, nous aurons à cœur de rendre plus solides et plus intimes les liens de souvenance et de gratitude qui nous attachent à elle. A défaut de relations administratives, il nous sera doux d'entretenir avec elle les plus cordiales et les plus fraternelles relations, et nous n'aurons, pour bien remplir notre devoir, qu'à nous rappeler et à imiter les exemples des généreux missionnaires qui nous sont venus de là-bas.

Et maintenant, à l'œuvre, avec courage, zèle et ferveur, pour Dieu, pour l'Église, pour les âmes !

LA RÉDACTION.



CONCESSION IMPORTANTE

CONCERNANT LES CONFRÉRIES DU ROSAIRE

Le T. R. P. Vicaire-Général a reçu de Rome cette communication, levant toutes les difficultés et résolvant tous les doutes qui pourraient s'élever au sujet de la validité dans l'érection des Confréries du Rosaire :

Autorisé personnellement par N. S. P. le Pape Pie X à revalider, s'il y a lieu, l'érection des Confréries du S. Rosaire, le R^{me} P. Cornier, Maître-Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, m'a fait connaître aujourd'hui son intention formelle d'accorder la *sanatoria* pour tous défauts quelconques, qui auraient pu être commis dans l'érection des Confréries du Canada, jusqu'à ce jour.

Rome, 27 juin 1903.

Loc. † Sig.

fr. M. HENRI DESQUEYROUS, O. P.

Proc. Gén.

Donc, en vertu de cette déclaration, toute les Confréries du Rosaire, existant au Canada à la date du 27 juin 1908, sont regardées comme valablement érigées, et jouissent, comme telles, des indulgences et privilèges qui y sont attachés.

PIE X

Le 18 septembre prochain, Notre Très Saint Père le Pape Pie X célébrera le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Le monde catholique tout entier fera monter vers Dieu ses prières et ses actions de grâce, comme il convient en cette fête de celui que la volonté de l'Esprit-Saint lui a donné pour Chef et pour Père. Plus que tous les autres catholiques, nous les fils de saint Dominique, et ceux que des liens spirituels rattachent à cette famille religieuse, nous devons offrir à Dieu ce jour-là, et pendant toute cette année jubilaire, avec nos actions de grâces, nos plus ferventes prières pour la personne auguste et très-chère de Sa Sainteté, et pour le succès de son ministère apostolique. Ce jubilé est pour nous presque une fête de famille.

A peine chargé du fardeau de l'Église universelle et de la sollicitude de toutes les Églises, l'auguste Pontife a daigné prendre sous sa protection immédiate les intérêts de notre famille religieuse. Il s'est souvenu qu'à Trévise même, un Prêcher qui fut un Pape et un Saint, le B. Benoît XI, lui a donné dès sa première enfance ces leçons de piété et ces exemples qui ne furent pas sans effet sur sa vocation, et plus tard sur sa formation ecclésiastique. Il s'est rappelé que le B. Patriarche a présidé en quelque sorte son élection, (4 août 1903) et qu'un autre de ses fils, qui fut l'un des plus grands et des plus Saints Pontifes de l'Église, S. Pie V, lui a prêté son nom. Sans doute en accueillant avec bonté, la demande de notre Maître Général, d'être lui-même le Protecteur de notre Ordre, il voulait reconnaître le patronnage de nos Saints et s'assurer leur puissante intercession auprès de Dieu. C'est à nous, en retour de l'auguste protection dont il nous honore, de prier nos Saints d'acquitter notre dette de reconnaissance envers sa personne sacrée.

Les circonstances ne permettront probablement pas aux catholiques de donner aux fêtes jubilaires de Sa Sainteté Pie X l'éclat qu'ont eu les fêtes jubilaires des deux derniers Pontifes. Sa Sainteté s'accommodera d'une simplicité qui est dans ses goûts, si la piété et l'amour des catholiques, au lieu d'éclater en démonstrations brillantes, se traduisent par de ferventes prières et des bonnes œuvres de charité et de religion.

Il semble que dans ce Pontificat, qui promet d'être l'un des plus féconds des temps modernes, tout doit être marqué du sceau de la simplicité chrétienne. Ce Pape d'un gouvernement si personnel, qui va toujours droit au but par le chemin le plus simple et le plus court, qui fait sans bruit et sans apparat les plus importantes réformes et des entreprises hardies jusqu'à l'impossible, semble l'homme le plus désintéressé de lui-même que la chaire de S Pierre ait porté depuis des siècles. Aucune préoccupation de la gloire et de la renommée, aucune appel à la faveur des grands de la politique et de l'écrivoire, peu de paroles, et toutes précises, simples et pratiques, qui portent avec elles une direction nécessaire et une décision résolue.

J'ai nommé tout à l'heure S. Pie V. Il n'est pas seulement le patron, il semble le modèle que notre pieux et vénéré Pontife a sans cesse devant les yeux. La part faite à la différence des temps et des tempéraments, ces deux pontificats, à trois cents ans de distance, se ressemblent par plus d'un côté.

Sans doute il ne s'agit plus d'abattre l'insolence des Turcs, et d'arrêter les progrès politiques du protestantisme, et de refaire l'ordre et la prospérité des Etats Romains. Mais le Pape de Lépante, en six années de Pontificat, a plus fait pour le salut et la prospérité de l'Église par son action au-dedans que par le triomphe des armes et la sagesse politique. S'il fut roi et grand roi, il fut plus encore Vicaire du Christ, préoccupé uniquement d'affermir dans tous les peuples chrétiens, et surtout dans l'Église elle-même, le règne de Jésus-Christ. Il crut pratiquement à cette parole de l'Évangile, dont son règne fut le glorieux commentaire : " Cherchez le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ". C'est pourquoi il fit en quelques années ce que ses prédécesseurs n'avaient pas pu faire pendant un demi-siècle.

Aujourd'hui, comme au temps de Pie V, le génie et la sagesse humaine sont à bout. Dieu seul peut refaire les affaires humaines, et il les refera par son Église. Pie X le croit, et lui, qui ne compte pas sur lui-même, ne doute pas un instant de la restauration chrétienne que Dieu veut faire et dont il sera le premier ouvrier. Il se met à l'œuvre, ferme et tenace dans sa douceur, comme Pie V était doux dans sa force et son inflexibilité. En quelques années, quelles réformes entreprises et menées sans bruit, avec une ferme et inflexible douceur, et qui changeront en Italie, en France, et dans la plupart des pays, la face de l'Église !

On se rappelle que l'œuvre capitale de Pie V fut la réforme, nous pourrions dire la restauration de la liturgie. C'est l'œuvre première reprise par Pie X, dès la première année de son Pontificat. Le saint Pape du seizième siècle avait voulu surtout organiser la prière officielle de l'Église, et mettre entre les mains de ses prêtres et de ses Pontifes ces formules authentiques et invariables de la prière et de la louange, qui sont les armes toutes-puissantes de la milice sacrée. Il attendait de cette prière liturgique universellement pratiquée par les ministres de Dieu, la réforme de l'esprit et du cœur, sans laquelle les canons des Conciles sont impuissants à réformer les mœurs. Le Pape du vingtième siècle, en rendant aux chants de la liturgie catholique leur beauté et leur onction première et au culte public sa solennité, veut associer davantage à la prière de l'Église le peuple catholique, et l'attacher davantage à sa foi en lui en donnant l'intelligence et l'amour.

C'est bien dans les deux Pontifes la même intelligence surnaturelle des besoins du peuple chrétien et le même zèle pour y pourvoir, — en particulier pour instruire les fidèles des vérités de la foi et de la morale catholiques. Si Pie V n'avait pas fait composer cet admirable catéchisme romain à l'usage des prêtres qui ont la charge d'instruire le peuple fidèle, son successeur n'aurait pas manqué de le donner à l'Église.

Enfin, sans rappeler tous les traits communs aux deux Pontifes, c'est, dans le Pape du vingtième siècle comme dans celui du seizième, cette prudence surnaturelle et cette force qui n'est pas de l'homme qui président au gouvernement de l'Église. Ni l'un ni l'autre n'a cure de lui-même, ni ne fait grand état des finesses de la politique et des habiletés humaines ; mais tous les deux sont incapables de

douter du succès et de l'assistance de Dieu, quand il y va des intérêts spirituels de l'Église. Et aujourd'hui comme autrefois, cette foi et cette confiance font l'impossible dans le gouvernement de l'Église, au dedans et même au dehors.

Prions Dieu de garder longtemps un tel Chef à son Église. Et puisque c'est sur Dieu qu'il compte, aidons-le, en cette année jubilaire surtout, de nos ferventes prières, et, si nous le pouvons, d'abondantes aumônes. Prions Dieu qu'il le console, le fortifie, et continue de l'assister de ses lumières, qu'il l'entoure d'aides et de coopérateurs animés de son esprit, qu'il continue de répandre dans le corps entier de l'Église, pasteurs et fidèles, cet esprit de foi et de charité, qui, en les tenant étroitement unis de cœur et d'esprit à leur Chef, leur inspirera cette parfaite docilité et cette obéissance auxquelles rien n'est impossible. Ainsi Dieu le fera, comme le demande l'Église, bienheureux autant qu'un Vicaire de J. C. peut l'être sur cette terre, et le sauvera des mains de ses ennemis. “ *Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.* ”

fr. D. G.



PSYCHOLOGIE ÉDUCATIONNELLE

AVIS D'UN VIEUX MAITRE À SON JEUNE ÉLÈVE



MON ENFANT, si le cours d'études est comme un pont posé sur deux rives, l'enfance et la jeunesse, les classes de lettres où vous entrez s'offrent aussi comme un pont que l'on aurait jeté entre les études grammaticales et philosophiques. Après avoir appris l'utile, vous allez goûter le beau, et vous finirez par atteindre le vrai.

Gare à vous, cependant ! Pour franchir sans danger la passerelle, il vous faut une attention vigilante. Si votre cœur et votre esprit ne se tiennent pas sur le qui-vive, vous glisserez à travers les fissures du pont, ou bien, emporté par un tourbillon violent, vous vous lancerez vous-même par-dessus bord, et sombrerez peut-être dans l'abîme.



C'est que vous êtes au tournant le plus dangereux de votre vie. A mesure que votre esprit se développe, il se fait dans toutes les autres parties de votre être un lent et sourd travail.

Déjà — qui sait ? — vous avez perçu en vous certains craquements mystérieux qui brisaient l'écorce de l'enfance et qui vous ont arraché, dans la solitude, des cris d'étonnement ou de douleur. Vous vous êtes surpris à n'être plus le même ; vous avez été surpris de ne plus vous reconnaître le même.

C'est en se fendillant de toutes parts que la terre, au déclin du printemps, laisse percer au jour les fleurs et les fruits de nos jardins, que de la mort elle fait germer la vie. Pareillement vous avez dormi dans les bras de cette mort gracieuse qu'est l'enfance. A votre âge, un renouveau s'opère ; vos fleurs et vos fruits ne s'épanouiront point sans qu'il se produise, dans la terre de votre cœur et de votre esprit, des déchirements pénibles, mais salutaires.

* * *

Bien des questions, jusqu'à cette heure, se sont posées devant votre âme inquiète. La réponse la plus simpliste apaisait votre faim de pourquoi et de comment. Dorénavant vous exigerez des réponses plus complètes, au risque d'embarrasser ceux-là mêmes auxquels vous vous adresserez.

Plus encore : des problèmes nouveaux se dresseront devant vous. Le travail secret de la nature fera monter du fond de votre être des ténèbres, sans doute, mais aussi des éclairs jusqu'alors inconnus. Vous ne demanderez pas seulement des réponses plus complètes à des questions anciennes, mais des solutions nouvelles de problèmes nouveaux. Et comme, ces solutions, vous n'aurez peut-être pas le courage ou la pensée de les solliciter auprès de ceux-là seuls qui peuvent et doivent vous satisfaire, vous sortirez de vos entretiens mordu de doutes lancinants. Des réponses inadéquates ou fausses naîtront même d'autres questions plus angoissantes encore. La vérité ne brillant pas à vos yeux mal ouverts, vous vous abandonnez peut-être à ce mal terrible que connaît si bien tout écolier, quand vient l'heure de la crise, la *morosité* ou le "*spleen*".

* * *

Parallèlement à ce travail secret qui transforme les parties les plus basses de votre moi, et dont les coups se répercutent jusque dans l'esprit, vous sentirez naître dans votre cœur je ne sais quel besoin d'affections nouvelles. Il vous semblera que la sympathie d'un cœur agité comme le

vôtre soit le seul remède au mal dont vous souffrez. Naturellement vous vous détacherez de ceux dont la douce camaraderie avait charmé votre enfance. Vous chercherez des compagnons dont les pensées et les préoccupations s'harmonisent avec les vôtres. Ils se présenteront d'eux-mêmes à vous, parce que sans le savoir vous vous offrirez à eux ; ils feront de vous, comme vous ferez d'eux, leur familier et leur confident.

Ai-je besoin de vous dire que vous ne serez pas leur ami ? C'est que les questions dont le mystère vous tourmente ne sont pas de celles que l'on traite entre amis. J'oserais même dire que ces problèmes angoissants ne se posent, pour celui qui possède un véritable ami, qu'à l'heure où sa vue est assez nette et son esprit assez développé pour qu'il aperçoive ou découvre par lui-même la solution. Et c'est encore que vous vous contenterez trop souvent d'une familiarité qui est une complicité, au lieu de rechercher une affection qui aille de l'âme à l'âme. La sensiblerie, la sentimentalité, plutôt que la sensibilité, formeront la base de vos relations. Au lieu d'un ami qui gouverne votre nacelle à travers les tempêtes, vous aurez rencontré des camarades pour vous y endormir au son d'une musique caressante.

Quand vous vous réveillerez de votre léthargie, vous serez près de sombrer dans cet autre abîme, que connaît si bien tout écolier quand vient l'heure de la crise, la *morbidesse* ou l'*amitié particulière*.



Hélas ! ni la sympathie de vos maîtres, ni les affections de famille ne vous aideront assez à surmonter l'épreuve. Pour y parvenir, il vous faudrait vouloir ; et votre volonté sera ébranlée par un souffle terrible, un intense besoin de liberté.

Sous l'empire de ce besoin, vous vous poserez à vous-même d'autres problèmes. " A quoi bon cet internat, où une discipline de fer empêche mes puissances de se développer ? A quoi me servira-t-il d'avoir appris tant de grec et tant de latin, puisque, ces fadaises, je devrai les mettre au rancart une fois que j'aurai franchi les murs de ma prison ? Pourquoi nos maîtres, comme nos *grands hommes* :

le leur demandent, ne nous fourniraient-ils pas une éducation plus *pratique*, plus conforme aux besoins de la société moderne ? Un jour je devrai marcher seul dans la vie : pourquoi ne nous ouvrirait-on pas les portes du collège, et ne nous laisserait-on pas errer à travers la ville ? Pourquoi nos directeurs nous enferment-ils dans un programme si étroit, nous défendent-ils certains livres, certaines compagnies ? Ah ! si jamais je puis quitter cette geôle, comme je goûterai à cette vie qu'on me rend aujourd'hui si amère !”

Et plutôt que de révéler toutes ces amertumes à un homme mûri par l'expérience, vous en confierez le secret à des bambins que dévorent les mêmes ennuis et les mêmes angoisses que les vôtres. Leurs réponses, évidemment, ne feront qu'accroître en vous la passion de liberté qui vous harcèle.

Vous maudirez le collège et vos maîtres ; vous protesterez contre la nourriture, le système de l'internat, les défenses les plus sages. Vous tenterez même de quitter le toit de l'*Alma Mater*, et multiplierez les lettres larmoyantes à votre famille et les entretiens désespérés avec vos directeurs. S'ils consentaient, vous seriez désemparé au milieu d'une vie dont vous n'êtes pas préparé à tourner les écueils. Ils refuseront donc de vous exaucer, comme c'est leur devoir. Et, parce qu'ils sembleront contraindre ce que vous appelez votre liberté, le petit maître que vous vous croyez sera alors atteint de ce troisième fléau que connaît si bien tout écolier quand vient l'heure de la crise, la *révolte* ou le “ *miséisme* ”.

* * *

Cette agitation vous induira à tenter, en secret, de dangereuses et lamentables expériences. Aux appels de la bête, dont les appétits commenceront à s'éveiller, vous répondrez par des refus discrets ; puis viendra l'heure des compromis, bientôt suivie de celle des défaillances coupables. Vos oreilles, si délicates jadis, s'ouvriront volontiers à des discours qui feront d'abord monter le rouge à votre visage, flamboyer vos yeux et s'énerver tout votre être ; plus tard les propos les plus hardis ne vous arracheront plus qu'un lâche sourire, en attendant que votre tour

viennent de donner le branle aux entretiens grivois. Et vous, qui vous plaisiez tant jadis à frôler la soutane de vos maîtres, vous fuirez même leur regard. Retiré au fond de quelque allée sauvage, vous suivrez le fil d'une imagination qu'emportent à la dérive des spectacles malsains. Et vos maîtres auront tôt compris, à constater votre goût de l'éloignement, qu'un travail mortel s'opère en vous.

Ils interviendront alors, avec plus d'ardeur qu'auparavant, pour vous ravir au courant qui vous entraîne. Mais ils ne vous sauveront que s'il vous plaît de vous laisser guider. Le voudrez-vous au moins ? Votre salut est à ce prix. Si au lieu de rester sur la défensive, vous vous rapprochez d'eux, vous serez un bon écolier, en attendant le jour où la patrie vous comptera pour un de ses honnêtes citoyens et l'Église pour un de ses fidèles enfants.

* * *

Vous acquerez tous ces titres à cette condition. Votre âme est un jardin ; sur les fleurs qui y croissent planent la vie et la mort. Voulez-vous qu'elles vivent ? Laissez passer sur elles le souffle pur de l'Esprit, et non l'haleine empestée de vos compagnons. La seule main qui doit le palper, c'est celle du directeur éprouvé ; fuyez le rude contact de familiers grossiers. Et la tige frêle se brisera si, au lieu de s'appuyer sur la force d'un cœur ami, elle s'accroche à la faiblesse d'une âme gâtée.

Voilà vos trois armes : docilité aux inspirations de l'Esprit-Saint, ouverture entière au directeur de votre conscience, confiance sans bornes en un véritable ami ! Un jour peut-être nous reviendrons sur ces divers antidotes. Il me suffit aujourd'hui de les avoir signalés à votre attention, comme les remèdes les plus propres à prévenir les maux qui vont assaillir votre jeunesse.

En attendant, voici la parole suprême d'un vieux maître qui vous aime et voudrait vous sauver : l'Esprit vous poussera vers les rives de la pureté, votre directeur tiendra ferme le gouvernail de votre nacelle ballottée, l'ami vous fera oublier les luttes et les ennuis de votre expédition à la conquête de " la toison . . . blanche ! "

FIGURES DOMINICAINES

SAINT HYACINTHE ET SES COMPAGNONS



QUAND nous aurons organisé l'Ordre, disait saint Dominique à ses premiers compagnons, nous irons évangéliser les Cumans". Et le maître de la prédication croyait cette organisation si près d'être complète, qu'il laissait croître sa barbe afin d'être prêt à toute heure à partir pour les missions lointaines. C'était, en effet, ce que représentait cette expression, " aller chez les Cumans".

Les infidèles étaient extrêmement nombreux en Europe, au moyen âge. Dans la Hongrie même, aux pieds des Carpathes, habitaient ces Cumans, objet de la sollicitude du Patriarche des Prêcheurs, et qui représentaient pour lui tous " ceux assis dans l'ombre de la mort ; " plus au nord, dans les provinces de Prusse, de Scandinavie, de Finlande, de Russie surtout, les populations étaient en très grande majorité idolâtres, et le petit nombre qui connaissait le Christ était tombé dans le schisme. Ces immenses régions donnaient entrée dans des contrées plus vastes encore et plus profondes, la Mongolie, le Thibet et la Chine, d'où se précipitaient sur l'Europe ces peuplades barbares connues sous le nom général de Tartares.

On n'ignorait pas cela dans les chrétientés d'occident. Les récits des croisés, que l'on se répétait dans les couvents comme dans les châteaux et les chaumières, avaient ouvert aux imaginations des horizons nouveaux ; et si les choses fantastiques que l'on racontait sur les lieux, les habitants et les mœurs de ces lointaines contrées excitaient la passion

des aventures, elles faisaient aussi naître, dans l'âme des apôtres, le désir d'aller faire dans ces masses idolâtres " la trouée du Christ, " et porter jusqu'aux extrémités de ces terres inconnues la parole de vérité et de salut.

Dominique avait ensemencé le champ bien familier désormais pour lui de l'Europe occidentale. La moisson levait, abondante et de choix, en France, en Espagne, en Italie, et le grain était déjà mûr qui allait être jeté en Angleterre et en Allemagne. C'était trop peu pour l'ambition de cet infatigable semeur. D'immenses friches restaient encore, vers l'Orient, qui attendaient et semblaient solliciter le bienfait de son geste généreux, pour faire entrer, elles aussi, de belles gerbes dans les greniers du Seigneur. Et ne pouvant les atteindre encore, il étendait du moins la main pour les bénir ; cette bénédiction allait faire surgir des ouvriers, pour ce labeur que la Providence ne devait pas lui laisser le temps d'accomplir.



Le jour où saint Dominique ressuscita le jeune Napoléon Orsini, dans le couvent de Saint-Sixte, parmi les témoins de ce miracle si éclatant se trouvaient plusieurs gentilshommes polonais, hôtes à Rome du cardinal Hugolin. C'étaient l'évêque de Cracovie, Yves Odrowaz ; ses neveux Hyacinthe et Ceslas, l'un chanoine de Cracovie, l'autre prévôt de l'église de Sandomir ; Henri le Morave et Hermann de Teutonique, compagnons de leur pèlerinage.

Depuis leur arrivée dans la ville, ces nobles étrangers avaient subi l'ascendant qu'y exerçait, par la sainteté et les œuvres, la présence de Dominique. Le charme et l'autorité de sa parole avaient attiré leur admiration et leur sympathie ; les entretiens avec le vieux cardinal, en leur révélant le secret de la vie angélique et de l'extraordinaire vocation de cet homme de Dieu, excitaient surtout chez les jeunes gens le désir de l'approcher de plus près. L'ami du Maître leur en fournit l'occasion en les conduisant à Saint-Sixte. L'accueil paternel que leur fit Dominique, et le miracle opéré sous leurs yeux, les remplit d'enthousiasme et acheva leur conquête. Aussi, c'était bien le désir de leur âme subjuguée qu'exprimait l'évêque, lorsqu'il dit au Père

des Prêcheurs : “ Venez avec nous, ou du moins donnez-nous des apôtres pour nos patries ”. Saint Dominique, ravisseur d'âmes, n'eut qu'à étendre la main pour s'assurer ce riche butin. “ Au front des quatre compagnons d'Yves, il voit une lumière de prédestination qui les marque comme siens. Sur leur âme ouverte à son regard, il a reconnu son sceau de possession : “ Laissez-moi vos enfants, et je vous rendrai des apôtres ”, répondit-il au prélat ¹.

C'était l'appel, le “ suivez-moi ” discret mais distinct qui fait les apôtres. Les neveux l'entendirent ; ils appartenaient déjà à “ l'Ordre qui veut convertir la Pologne ”, et dès le lendemain, 12 février 1220, il reçurent l'habit au chapitre du nouveau cloître de Sainte-Sabine, de concert avec leurs deux compagnons, Henri et Hermann. Dans ce premier acte de leur vie religieuse, la différence d'attitude d'Hyacinthe et de Ceslas fut remarquée, comme nous le fait comprendre une fresque très ancienne représentant leur prise d'habit. “ L'ainé avait été prompt à se relever de l'humiliation profonde, que la règle nomme *venia* ; il semblait s'élançer en avant tout entier porté vers l'action, tandis que son frère restait étendu la face contre terre, et paraissait surtout se vouer à l'observance monastique ”. Leur carrière, à l'un et à l'autre, confirma cette observation.

Yves Odrowaz était rentré seul au palais du cardinal ; il s'était vu arracher en un instant les plus chers objets de son affection et l'espérance de son église, mais il goûtait la joie de son sacrifice, parce qu'il donnait des apôtres à sa patrie.



Le noviciat ne fut pas de longue durée. Trois mois suffirent à Dominique pour faire passer dans ces âmes, “ dilatées par la réserve des sens ”, toutes les vertus et surtout cette vive flamme de charité qui dévorait la sienne. “ N'ayant pas le loisir de les façonner peu à peu, comme le sculpteur pétrit l'argile et l'amène doucement à revêtir l'aspect que veut sa pensée, il imitait le fondeur et les précipitait dans le moule dont il était lui-même la forme idéale et réelle. Ainsi que le métal en fusion, ces jeunes hommes

¹ *Vie de S. Hyac.*, par la Ctesse de Flavigny, 16.

liquéfiés par la charité, selon la parole des Écritures, avaient reçu l'empreinte du Verbe sous l'effigie de Dominique " 1.

Hyacinthe était devenu un homme nouveau, un autre Dominique, au dire des premiers historiens de l'Ordre. Le saint Patriarche les jugeant mûrs, lui et ses compagnons, pour les œuvres auxquelles Dieu les appelait, reçut leurs vœux, leur donna sa bénédiction et les renvoya dans les pays du Nord — avec Hyacinthe à leur tête. — Celui-ci allait personnifier l'apostolat de l'Ordre dans ces lointaines régions, et réaliser par une incroyable activité le rêve qui hantait l'âme ardente de son Père pour la conversion des infidèles.

Les missionnaires allaient à pied. Après avoir traversé les Etats de l'Église, une partie de la Lombardie et la Seigneurie de Venise, ils arrivèrent dans la Haute Carinthie, et durent s'y arrêter pour y acquitter une promesse faite par saint Dominique à l'archevêque de Salzbourg. La ville de Frisac les reçut. Il se fit autour d'eux, en peu de temps, un tel concours de prêtres, de clercs, d'hommes du monde, ils excitèrent par leurs prédications un tel enthousiasme et une si grande sympathie pour l'Ordre, qu'il ne purent se retirer sans laisser là un premier couvent. Le pays fournit généreusement les pierres et les hommes pour la fondation, et Hyacinthe chargea Hermann le Teutonique de la diriger. Des les débuts, les fondateurs eurent des émules dans les jeunes Allemands qui remplirent le nouveau cloître, dont les miracles vinrent réjouir les débuts. Hermann, le prieur, avait plus des qualités du contemplatif que du prédicateur ; il comprit vite qu'il lui manquait une ressource nécessaire pour l'accomplissement de sa mission de Prêcher. Un jour, absorbé dans son oraison, il s'adressa à la Mère de Dieu : " Obtenez-moi, s'écria-t-il, le don de la parole ! " De sa prière il se releva orateur.

" Peut-être, de ce moment, l'âme prophétique d'Hyacinthe prévit-elle la riche lignée de Prêcheurs dont ces contrées seraient la patrie, peut-être pressentit-il leur admirable exposition des doctrine de la vérité, leurs livres tout

imprégnés de philosophie et animés d'un souffle de poésie mystique, leurs sermons dont l'éloquence imprimerait au langage des peuples d'Outre-Rhin sa forme classique et littéraires¹, et entre tous, les écrits d'Eckard, de Suso et de Tauler.

En sortant de Frisac et de la Carinthie, les deux frères se séparèrent. Le chemin du devoir s'ouvrait pour eux dans des directions différentes : le plus jeune restait à l'Occident, avec le Bohême, la Silésie et la Saxe pour champ d'action ; l'aîné continuait sa route vers l'Orient de la Pologne. La volonté du sacrifice mit un sceau divin sur leur tendresse ; ensemble ils se fussent aimés d'un amour moins fécond, séparés, ils appartinrent davantage à Dieu et aux âmes. Ceslas, répondant à un appel venu de Bohême, se dirigea sur Prague, avec frère Jérôme pour *socius*. Le roi Ottokar les établit au pied d'une des sept collines de sa capitale, sur les bords de la Moldau. Le même succès qui avait créé le couvent de Frisac, accompagna cette seconde fondation. Un indicible entraînement poussait les âmes dans le cloître des Prêcheurs ; en peu d'années, il compta jusqu'à cent vingt-six religieux, et l'évêque lui-même, Pellegrin, cédant à l'enthousiasme général, quitta sa charge pastorale pour demander humblement l'habit².

Il ne restait au chef de la mission qu'un seul compagnon, Henri le Morave ; il le perdit bientôt. Comme ils travaillaient la patrie de ce jeune religieux, la ville d'Olmütz voulut à tout prix garder son enfant. Une communauté fut vite réunie, organisée, et Henri institué prieur.

Désormais, Hyacinthe marchait seul vers Cracovie. Plusieurs villes encore voulurent le retenir, lui demandant de fonder des cloîtres dominicains ; le saint ne put que préparer ces fondations, en révélant à nombre de jeunes hommes accourus pour l'entendre l'idéal du Prêcher, recrutant ainsi, à l'exemple de son Père, dans les contrées mêmes où ils devaient travailler, les ouvriers pour Dieu. Ainsi furent commencés les couvents de Znaïm, d'Opava,

¹ Vie, p. 36.

² Hist. des M. Génér. I, 215 *suiv.*

de Troppau, de Brünn, et de Vienne, qui reçut bientôt après les BB. Paul de Hongrie et Sadoc, comme véritables fondateurs.

Le jour de la Toussaint, Hyacinthe rentra à Cracovie. L'évêque avec son chapitre, la cour ducale, les chevaliers, les bourgeois, avaient arboré leurs plus riches étendards pour se porter au-devant de lui ; on fit autant de frais que s'il se fût agi de l'empereur. Ce n'était pourtant qu'un pauvre qui entrait dans la ville ; mais on savait quelles richesses incorruptibles il apportait à sa patrie. Le prince régnant à Cracovie, Lech le Blanc, " fit à son sujet un accueil qui remplit le peuple d'admiration. Le souverain s'était prosterné à l'approche d'Hyacinthe : " Je ne suis qu'un homme, s'écria l'apôtre, je n'ai point à recevoir de tels honneurs ". — " Aussi n'est-ce point à toi que je les rends, répondit Lech, c'est à Marie, reine du ciel, que je vois te couvrant de sa protection ".

Hyacinthe parut bientôt dans la chaire de la cathédrale. " C'était à soi seul une prédication que d'y reparaître vêtu des livrées de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, et, comme Dominique l'avait pressenti, la plus grande des forces naturelles que ces livrées fussent portées par un Polonais " ¹. Car on était patriote, en Pologne, souvent jusqu'à l'exaltation. Ce n'est pas cependant à des passions humaines, qui contrarient l'action de l'Esprit de Dieu, mais à la vérité des doctrines surnaturelles que le Prêcheur demanda un principe d'union entre lui et ses auditeurs. Mais il le fit en frère qui connaît les soucis, les désirs et les épreuves de ses frères, qui éprouve et qui comprend ce que tous ensemble ils portent dans leur nature de plus élevé et de meilleur ; c'était assez pour lui faire trouver la véritable éloquence, cette puissance de la parole divine qui entre profondément dans les âmes, et y fait pénétrer avec elle la vérité et l'amour de la vertu.

Son action fut triomphante, et la moisson mûrit rapidement ; si les fruits de la grâce ne furent pas variés, car la nature était rebelle à certaines formes de son action, ils

¹ *Vie*, p. 44.

furent du moins abondants. Et pour en assurer la conservation et la multiplication, l'élite de l'auditoire se trouva bientôt réuni aux portes du noviciat que l'on préparait. Le 25 mars 1223, les Frères Prêcheurs prirent possession de l'église et du couvent placés sous le vocable de la Sainte Trinité. Le cardinal légat, l'évêque Yves, et tout le clergé de Cracovie assistaient à la prise de possession par les Frères ; et du palais Odrowaz, contigu au couvent, la mère et la grand'mère d'Hyacinthe entendaient les acclamations du peuple saluer son installation.

“ Régulièrement constitué dans le couvent nouveau, le noviciat de Cracovie fut semblable à celui de Sainte-Sabine ; l'esprit de Dominique y parla si haut par la vie d'Hyacinthe, que son exemple forma les Frères. En lui l'ascétisme revêtit la forme la plus austère ; ses jeûnes au pain et à l'eau furent presque continuels, ses pénitences se répétèrent sanglantes sous les coups de la discipline et sous la haire ; un travail intellectuel ardu, infatigable, absorba une partie de ses jours, et la nuit il s'entretenait avec Dieu. N'ayant d'autre lieu de repos que l'église de son monastère, il goûtait là cette contemplation très haute et cette douceur particulièrement suave de son amour, que le Seigneur réserve à ses bien-aimés. Au sein du “ grand silence ”, que les fils de Dominique nomment “ le père des prédicateurs ”, le Verbe lui enseignait la doctrine qui éclaire les esprits et meut les volontés. Cet apôtre si parfait, et les disciples qui rivalisaient avec lui d'ardeur apostolique, virent leur église devenir une patrie, non point pour la foule, toujours plus nombreuse à la cathédrale, autour de la chaire d'Hyacinthe, mais pour ces rares chrétiens, qui sans être appelés par vocation dans les cloîtres, en ont l'attrait et l'amour ”¹. Cette église fut la première de l'Ordre en Pologne, et le couvent peut être considéré comme la source de toutes les autres maisons établies dans ce grand royaume.

(à suivre)

ÉCOLES PAROISSIALES

AUX ETATS-UNIS



LA VALEUR d'un homme se traduit par ses œuvres. Ce qu'il peut penser ou dire, en somme, importe assez peu. Ce qu'il aura fait restera pour nous apprendre le vrai mérite de sa pensée. Tel beau diseur n'a jamais rien fait, ni même su à peu près ce qu'il voulait dire. Tandis qu'une œuvre, souvent modeste, est toujours le résultat d'un long travail de réflexion, de jugement, de sens pratique, où s'est concentré l'activité ou le dévouement d'une âme inconnue et silencieuse parfois, mais vraiment vivante, puisque vivre c'est agir.

A-t-on alors jamais apprécié, à sa juste valeur cette activité d'âme si intense, qui a pu en quelques cinquante ans développer nos maisons d'éducation ? Notre peuple a bien su profiter de leurs bienfaits, sans prendre toujours la peine de se demander ce qu'elle ont pu coûter. Certains les ont critiquées ou dénigrées, et c'était bien facile, beaucoup plus que de les remplacer. Nous devons être fiers de ce développement rapide, qui aujourd'hui commence à mûrir et fructifier si heureusement. Il est le signe d'une pensée intense, préoccupée depuis longtemps des besoins du jour, et avide de former une génération agissante et forte. Si nous avons pu nous conserver, c'est à elle que nous le devons.

Il ne conviendrait d'admirer ici seulement, au cœur de notre vie nationale, cette œuvre de sacrifice et de dévouement. Ceux qui, il y a trente ou quarante ans, s'en allèrent

gagner leur vie dans les centres manufacturiers de la Nouvelle Angleterre, emportèrent dans leurs cœurs, avec l'amour et le regret de la patrie, les mêmes convictions pratiques, la même intelligence des vrais intérêts d'un peuple. Leurs églises aujourd'hui rivalisent avec les nôtres. Près d'elles s'élève l'école, œuvre de dévouement là plus encore qu'ici, bien plus coûteuse là qu'ici. Mais hélas ! là comme ici pas toujours comprise et appréciée comme elle devrait l'être.

Dans l'organisation de son œuvre si belle, notre clergé comprit de suite ce que serait l'école pour le Canadien des Etats-Unis.

La vie séduisante des plaisirs faciles, l'argent si vite gagné et si vite dépensé, la liberté très large, très démoralisante aussi, tout cela créait, pour les jeunes surtout, un milieu singulièrement dangereux. L'église et l'école devinrent le centre de ralliement, et ce fut tout naturel. Habitué à sa paroisse du Canada si fortement constituée, l'émigré s'en vint au prêtre chercher appui dans l'isolement de l'exil. Le prêtre répondit à sa confiance en lui procurant le grand bienfait de l'éducation chrétienne.

Parmi les vieux de là-bas, qui ne se rappelle avec attendrissement l'humble chapelle-école qui fut la première église de certaines villes aujourd'hui dotées de temples magnifiques, d'écoles tout à fait moderne. Alors que la messe du dimanche était célébrée dans un " hall " plus ou moins convenable, au fond d'une ruelle, dans un modeste " tenement " une maîtresse d'école réunissait les enfants, leur enseignait le catéchisme, sauvant de la ruine la religion et la nationalité en péril. O beau dévouement que celui-là ! Nous lui devons bien toutefois une immortelle reconnaissance pour ce qu'il a préservé à l'époque critique.

C'est cette première pensée qui vit encore aujourd'hui, qui vit et se développe en ces nombreuses communautés, continuant dans le même dévouement et les mêmes sacrifices l'œuvre si péniblement commencée.

Plus encore qu'ici, le Canadien aux Etats-Unis doit à l'église et à l'école d'être ce qu'il est, un chrétien convaincu, un citoyen modèle.

Avec une instruction solide, qui ouvre à ceux qui veulent travailler libre accès à toute carrière, nos maîtres donnent avant tout aux jeunes de fortes convictions religieuses. Le prêtre, lui, inculque la pratique de ces mêmes convic-

tions. L'imminence du danger stimule le zèle de l'un et de l'autre, un zèle qui doit chaque jour lutter contre tant d'obstacles.

La parcimonie du gouvernement ou des municipalités a, dans notre Province, plutôt entravé qu'aidé l'éducation. Le dévouement privé en a surtout fait les frais. Aux Etats-Unis, l'église ou l'école n'a pas, il est vrai, de taxes à payer. Mais toute la charge en retombe, au reste sur l'ouvrier des manufactures, admirable de générosité, on peut le dire encore. Fortement convaincu dans sa foi religieuse, dans son avenir national, il a su acquérir de magnifique, terrains et y bâtir ces édifices justement remarqués par ceux-là qui prisent si haut l'argent, et l'argent bien administré. Et ne faut-il pas d'héroïques efforts de générosité et d'administration, pour créer de telles œuvres, et plus encore pour combattre, au prix de sa popularité, souvent, l'indifférence de quelques-uns et l'engouement américain des certains autres ?

L'éducation a toujours été difficile. A ce point qu'elle n'est pas, à vrai dire, œuvre de salarié. La formation de l'esprit et du cœur de l'enfant dépend, pour qui sait comprendre la mission de cet enfant, d'une vraie vocation. Vocation particulièrement pénible, quand elle n'est pas secondée par l'autorité familiale. Qu'est-elle aujourd'hui, cette autorité, dans nos centres ouvriers ? Vaut-elle mieux dans cette classe un peu plus relevée, qui a acquis l'aisance et qui en jouit si largement ? Donner des habitudes d'ordre et de travail, former la conscience au devoir et la volonté à l'effort, cela suppose une conscience et une volonté. Or, qui ne le sait ? ce ne sont pas les talents qui manquent chez les nôtres, ailleurs comme ici, ni certes la conscience ou la volonté, mais bien la légitime ambition de développer ce fonds très riche en qualités naturelles. Mais elle demanderait un effort, un esprit de suite, une surveillance et une persévérance inlassables, et c'est tout cela qui coûte trop, soit aux parents trop faibles pour vouloir, soit aux enfants qui ne comprennent pas encore.

Il y en a donc qui veulent et comprennent pour eux, qui luttent, avec trop peu de succès encore, contre cette apathie, qui usent à cet ingrat métier une vie plus précieuse à elle seule que n'importe quelle fortune.

A tant de vies si bien dépensées à ce travail si généreux, on a trop ménagé l'appui financier, et plus encore l'encoura-

gement moral. Que s'est-il fait de pratique en mainte assemblée, où l'on prétendait discuter les grands intérêts des Franco-Américains, sur ce terrain de l'éducation, le seul ou vraiment soit engagé l'avenir ? Tout l'honneur revient, encore ici comme toujours, à ceux qui ont pensé, puis agi : à ceux qui se sont sacrifiés parfois sans rien dire, en souffrant peut-être d'autant plus.

Tout l'honneur revient aux Frères ou Sœurs, maîtres ou maîtresses, quels qu'ils soient ; il n'est besoin de nommer personne. Eux ont souffert et travaillé, eux sont les gardiens fidèles aujourd'hui de nos intérêts, de notre avenir.

fr. J. D.



VARIÉTÉS

UN ÉVÊQUE

Le meilleur moyen d'honorer les grands hommes, ce n'est pas de leur élever des statues. Nos places publiques en sont pleines et n'y gagnent pas en beauté. Le meilleur moyen d'honorer les grands hommes, c'est de les maintenir vivants en propageant leurs œuvres. Ainsi la Visitation d'Annecy honore excellemment saint François de Sales en publiant une édition complète de ses ouvrages et de ses lettres, . . . qui est une merveille d'érudition et d'intelligence. . . . Je voudrais en tirer un enseignement.

Saint François de Sales ne détestait rien tant que l'oïveté. Il a donné un jour la formule de son idéal de vie dans une lettre à Mme de Chantal : *l'activité suprême dans une imperturbable paix*. Il semble que ce sont des termes contradictoires. L'activité nous conduit à l'agitation, comme la paix à l'inertie. Comment le saint évêque les met-il d'accord ? Réaliste religieux, il a bien vu que notre nature est à la fois physique et morale, et qu'il faut tenir compte, pour la régler, des nécessités extérieures et de nos aspirations intimes. Remplissons nos jours sans perdre une minute, mais qu'une pensée supérieure leur donne leur vrai sens. Dominons nos actes, au lieu de nous laisser dominer par eux. Ainsi nous les transformerons, nous les élèverons et serons étonnés de n'y pas apporter de hâte tumultueuse, mais une assurance aisée. D'autre part, méfions-nous des *passions tristes* et des craintes imaginaires qui nous découragent et nous enchaînent les mains et les pieds. Persuadons-nous que les plus belles vertus et les plus belles intelligences ne produi-

sent rien sans un effort journalier, comme les champs et les jardins ne donnent ni récoltes ni fleurs sans culture et sans soins. C'est la volonté qui les fertilise et c'est l'amour qui met en branle la volonté. On ne fait bien que ce qu'on aime à faire. C'est pourquoi il faut aimer sa vie si l'on veut la bien utiliser.

Lui-même, saint François, a fait de sa vie l'illustration de cette doctrine. Il ne faut pas se le représenter en effet comme un homme de cabinet, écrivant à loisir des traités abstraits. On entrait chez lui comme dans un moulin, quand il était là, car il fréquentait beaucoup les grandes routes et même les chemins muletiers. Evêque à 35 ans, il appartenait à son diocèse. Il mourut en route à 55 ans. Et l'on doit relire plusieurs fois la date de sa mort pour comprendre qu'il ait pu accomplir tant de choses en si peu de temps. Un érudit de haut mérite, l'abbé Gonthier, a rédigé le journal de son épiscopat, mois par mois, et quelquefois jour par jour. Cette série de dates est éloquente à miracle. C'est le spectacle d'une activité sans relâche : le prélat parcourt sans cesse son diocèse, prêchant, dirigeant, confessant, enseignant. En 1606, il visite 185 paroisses dans le Faucigny. On ne se le représente plus que par monts et par vaux, quand on a jeté les yeux sur cette nomenclature. Quel bel exemple que celui de cet évêque qui, loin de s'isoler dans son palais épiscopal, de ne se déplacer qu'avec pompe et de ne prendre la parole qu'en des solennités exceptionnelles, est le prêtre le plus connu, le plus dévoué, le plus aimé, le plus accessible de son diocèse !

Car jamais il ne flatta ni dédaigna personne. On se tromperait lourdement si l'on voyait en saint François de Sales un directeur spirituel à la mode, aux yeux de qui les conditions sociales ont leur importance. Il goûtait la piété sous n'importe quelle apparence.

S'il s'intéressait à Mme de Chantal, à Mme de Charmois, à Mme de la Fléchère, c'était en raison de leur vertu, non de leur rang. Ainsi il ne put apprendre sans *se torcher les yeux* la mort d'une humble villageoise, Pernelle Boutey, dont il admirait l'ardente foi, et il chargea son secrétaire, Claude d'Angeville, d'écrire la biographie de cette pauvre femme, car il n'estimait rien de plus émouvant que le récit d'une existence, même toute modeste et ménagère, lorsqu'on y pouvait voir le reflet d'une âme noble et le goût de Dieu.

Il savait si bien se mettre de plain-pied avec les gens de campagne que, lorsqu'il leur prêchait, ceux-ci mouraient d'envie de l'interrompre pour lui soumettre leurs objections et causer avec lui de leurs petites affaires. Près de Saint-Jean-de-Tholome, un jour, comme il visitait son diocèse, il s'assit, fatigué, au bord d'une fontaine, et rappela à quelques paysans qui le suivaient les paroles que Jésus adressa à la Samaritaine au puits de Jacob. A ce moment, un essaim d'abeilles vint se poser sur lui.

— Ne bougez pas, lui cria un de ses auditeurs, mais continuez. Elles vous quitteront sans vous piquer.

Il continua son discours, et les abeilles ne le blessèrent point.

Quand il rentrait le soir, fatigué de sa journée, il trouvait une accumulation de lettres et répondait à toutes. La Visitation tire ainsi des volumes de ses sermons, de sa correspondance. En somme, ce sont les événements de sa vie active qui ont composé ses ouvrages dont la collection forme une masse si imposante

Quel fut le secret de cette activité ? Ce fut, qui le croirait ? d'aller lentement. Aujourd'hui, on se hâte, on se bouscule, on se précipite, et le résultat est souvent peu de chose. " Ne vous empressez point à la besogne, dit saint François de Sales, car toute sorte d'empressement trouble la raison et le jugement et nous empêche même de bien faire la chose à laquelle nous nous efforçons ". Et, selon son habitude, il emploie, pour le prouver, des comparaisons naturelles : " Les fleuves qui vont doucement coulant en la plaine portent les grands bateaux et riches marchandises, et les pluies qui tombent doucement sur la campagne la fécondent d'herbes et de graines ; mais les torrents et rivières qui à grands flots courent sur la terre ruinent leurs voisinages et sont inutiles au trafic, comme les pluies véhémentes et impétueuses ravagent les champs et les prairies ".

Voyez aussi les attelages de bœufs qui labourent. D'un pas indolent en apparence, ils traînent la charrue. Pour creuser profond, il ne faut pas de hâte. Jamais ils n'auront achevé leur tâche, semble-t-il. Et si l'on repasse le soir après être venu le matin, on est surpris de voir toute la terre du champ retournée. Plus lentement encore s'accomplit le travail du semeur. Il fait un pas, et, d'un geste large et circulaire, distribue aux sillons ouverts, sa poussière de vie. Puis

il recommence sa promenade d'un air indifférent. Et cette régularité assure le sort de la bonne semence.

L'évêque de Genève, s'il enseignait le calme comme le bon moyen d'agir mieux et plus vite, avait su transformer un naturel ardent et emporté en ténacité et en énergie. Son empire sur lui-même était continu. Pour obtenir qu'il se fâchât, et par manière de plaisanterie, ses vicaires imaginèrent un jour de lui allumer du feu en plein été. Comme il rentrait d'une course, il s'approcha du foyer et se contenta de dire, avec cette finesse qui tempérerait chez lui la raillerie :

— Le feu est bon en toute saison.

Il utilisait chaque moment, sans forcer le temps ni les circonstances, ce qui est le plus grand art de vivre. S'il devait perdre quelques heures pour son ministère, il s'en servait pour la méditation et y gagnait. Un soir, comme il cheminait à dos de mulet à travers son diocèse pour aller visiter quelque paroisse de montagne, les gens de sa suite ayant hâté le pas de leur monture, il se trouva seul sur le sentier. Inquiets de ne plus le voir, ses serviteurs revinrent en arrière, et l'un d'eux, s'autorisant de la mansuétude de son maître, lui reprocha sa lenteur.

— Hé, mon ami, répondit gentiment l'évêque, nous allons comme nous pouvons.

Nous allons comme nous pouvons, c'est-à-dire nous devons commencer par accepter ce que nous ne pouvons pas changer. Ne cherchons pas à forcer les choses qui ne dépendent pas de nous, c'est une mauvaise méthode. Mais faisons tout ce que nous pouvons. La vie de saint François de Sales est toute pleine de ces enseignements de vie pratique.

HENRY BORDEAUX.



CHRONIQUE

LE HAVRE

Le 1^{er} juin dernier, une assistance nombreuse et recueillie remplissait l'église des Dominicains du Havre, à l'occasion de l'anniversaire du T. R. P. Monsabré.

Après la messe, le R. P. Janvier, prédicateur de Notre-Dame de Paris, dans un excellent discours, montra comment le P. Monsabré, qui fut un homme de prière, un homme d'étude et un homme d'action, a réalisé l'idéal de la vie du Frère Prêcheur.

“ Le P. Monsabré n'aurait pu souhaiter un panégyrique plus digne de lui, écrit la *Semaine Religieuse de Rouen*. Cette parole forte de pensée et ferme de style, eût été selon son goût ; cet accent de conviction profonde, cette hauteur de doctrine, cette gravité de ton, auraient été selon son cœur.

“ La grande et pieuse figure du P. Monsabré se plaçait comme d'elle-même dans ce cadre ; chacun se plaisait à l'y reconnaître avant même que l'orateur n'entrât dans l'application des principes à son héros.

“ Encore sous l'impression de ce beau discours et toute remplie de l'image ranimée du P. Monsabré, l'assistance se porta sous le cloître du couvent, et là, devant la plaque commémorative, qui rappelle en lettres d'or gravées sur le marbre le mérite du prédicateur de Notre-Dame de Paris et les vertus du religieux, un *Libera* fut chanté pour le repos de son âme, et le T. R. P. Boulanger, Provincial de France, bénit la plaque.

“ La cérémonie terminée, les amis et admirateurs du P. Monsabré ne pouvaient quitter le couvent sans visiter son ancienne cellule de moine, et puis tous s'en allèrent, croyant avoir revu cette grande figure disparue, et emportant de cette cérémonie un inoubliable souvenir ”.

OTTAWA

La fête de Saint Dominique a été marquée, cette année, par un évènement qui a grandement réjoui la famille du bienheureux Patriarche : trente postulants ont demandé et reçu l'habit du Tiers-Ordre de la Pénitence, et par leur admission la première Fraternité d'hommes a été fondée à Ottawa.

Il est juste de louer, dans ces catholiques sans peur, la pieuse et généreuse initiative qui les a poussés à une aussi franche démarche. En un temps où la conviction des choses éternelles va s'affaiblissant parmi les fidèles, où il devient presque héroïque de s'acquitter simplement de tous ses devoirs de chrétien, ce n'est pas un léger mérite, ni non plus un signe équivoque de zèle surnaturel, que d'aller au-devant d'une vie chrétienne plus parfaite en s'affiliant à un Tiers-Ordre. On sait que les Tiers-Ordres sont tout simplement l'institut monastique pénétrant dans le siècle avec sa puissance d'association, son cortège de grâces, des pratiques religieuses et de mérites ; c'est la communion des saints débordant du cloître dans le monde. C'est donc avoir la vraie intelligence de ses besoins et de ses devoirs personnels et des nécessités du peuple chrétien, que d'aller chercher dans ces vieilles et saintes associations, — dans lesquelles, au cours des siècles, se sont inscrits tant de grands noms à côté des plus humbles, — la lumière de direction et la force surnaturelle pour une action chrétienne, efficace et profonde. Plaise à Dieu de multiplier dans notre pays le nombre de ces tertiaires, que le Bienheureux Pape Grégoire IX, qui avait assisté à leur apparition dans l'Église, appelait " les Macchabées de la nouvelle alliance ! "

QUÉBEC

Le 4 août, fête de S. Dominique, avait lieu, au couvent des Dominicaines de l'Enfant-Jésus, une cérémonie de profession et de vêtue, présidée par Sa Grandeur Monseigneur Roy.

Ont revêtu le saint habit : Melles Lénora Houle, de St-Dominique de Bagot, en religion Sœur Marguerite-

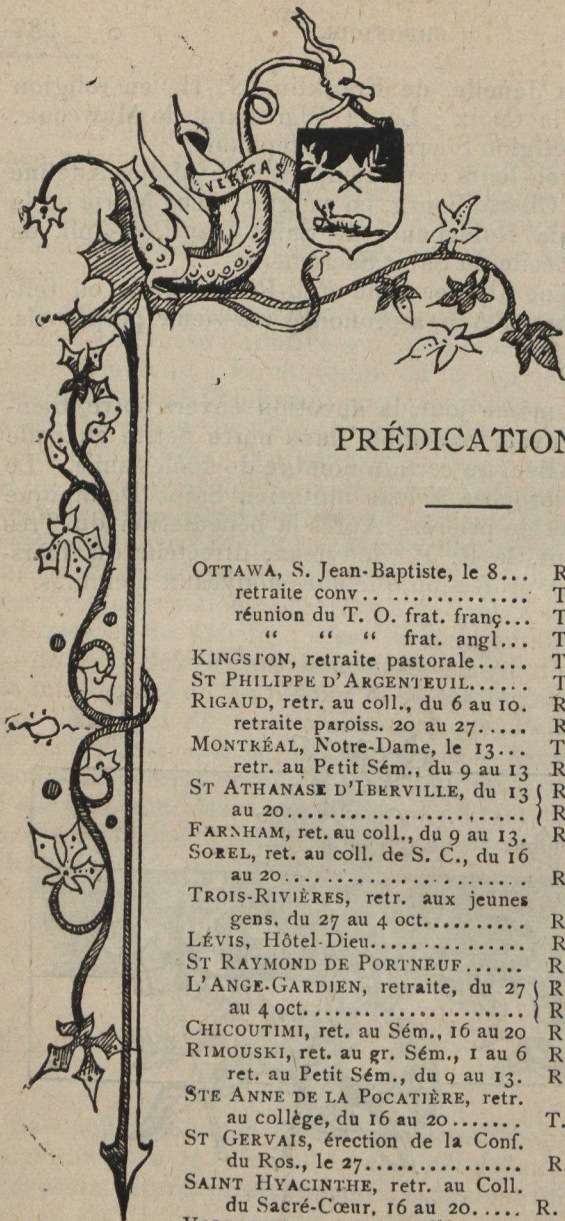
Marie ; Amélia Janelle, de Franklin, N. H., en religion Sœur Paul de la Croix ; Laura Blanchard, de Mawcook, (Shefford), en religion Sœur Marie-Stéphanie.

Ont renouvelé leurs vœux temporaires : Melles Adéline Carmichael, de Charlesbourg, en religion Sœur Marie de la Victoire ; Adelia Robichaud, de Saint-Jean-Port-Joli, en religion Sœur Cécile du Saint Sacrement.

Melle Hélène Drapeau, de Fall-River, Mass., en religion Sœur Jeanne d'Aza, a prononcé ses vœux perpétuels.

Le soir du même jour, la dévotion envers notre Bienheureux Père avait rassemblé dans notre petite chapelle de la Grande Allée, un certain nombre de fidèles amis. Le T. R. P. Hage proposa à leur imitation Saint Dominique homme de foi et de prière. Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, le R. P. Gauvreau, directeur du Tiers-Ordre, reçut à la profession quelques nouveaux membres.





PRÉDICATIONS

OTTAWA, S. Jean-Baptiste, le 8...	R. P. M. MARION
retraite conv.	T. R. P. HAGE
réunion du T. O. frat. franç...	T. R. P. LANGLAIS
“ “ “ frat. angl...	T. R. P. GILL
KINGSTON, retraite pastorale.....	T. R. P. GILL
ST PHILIPPE D'ARGENTEUIL.....	T. R. P. LANGLAIS
RIGAUD, retr. au coll., du 6 au 10.	R. P. COUTURE
retraite paroiss. 20 au 27.....	R. P. RONDOT
MONTREAL, Notre-Dame, le 13...	T. R. P. HAGE
retr. au Petit Sém., du 9 au 13	R. P. LAMARCHE
ST ATHANASE D'IBERVILLE, du 13	R. P. COUTURE
au 20.....	R. P. LAMARCHE
FARNHAM, retr. au coll., du 9 au 13.	R. P. LAFERRIERE
SOREL, retr. au coll. de S. C., du 16	
au 20.....	R. P. BROUSSEAU
TROIS-RIVIERES, retr. aux jeunes	
gens. du 27 au 4 oct.....	R. P. LAFERRIERE
LEVIS, Hôtel-Dieu.....	R. P. ROY
ST RAYMOND DE PORTNEUF.....	R. P. MIVILLE
L'ANGE-GARDIEN, retraite, du 27	R. P. BROUSSEAU
au 4 oct.	R. P. TURCOTTE
CHICOUTIMI, retr. au Sém., 16 au 20	R. P. GONTHIER
RIMOUSKI, retr. au gr. Sém., 1 au 6	R. P. COUET
retr. au Petit Sém., du 9 au 13.	R. P. COUET
STE ANNE DE LA POCATIÈRE, retr.	
au collège, du 16 au 20.....	T. R. P. HAGE
ST GERVAIS, érection de la Conf.	
du Ros., le 27.....	R. P. COUET
SAINTE HYACINTHE, retr. au Coll.	
du Sacré-Cœur, 16 au 20.....	R. P. LAFERRIERE
VALLEYFIELD, retr. au coll. 9 au 13	R. P. RONDOT
SHERBROOKE, retr. au Sém.....	R. P. BÉLIVEAU
CHAZY, N. Y., mission, 20 au 27	R. P. Ls. ARCHAMBAULT